

Feuilleton de la Revue Canadienne.

LES PROFITS DU DESEPOIR.

Il y a des hommes que l'on dit être nés sous une heureuse étoile, parce que tout leur réussit, parce qu'ils semblent être venus au monde avec de secrètes et particulières conditions de prospérité. Ces gens là n'ignorent pas la bonne volonté et l'affection que le destin professe pour eux ; aussi marchent-ils dans la vie d'un pas assuré, et abordent-ils toutes choses, même les plus ardues, avec cette confiance qui prépare si bien le succès et qui suffit quelquefois pour l'obtenir.

Anatole Brémont était un de ces hommes qui n'ont que de bonnes chances au jeu de la vie, et qui importent leurs succès à leur bon plaisir. Anatole avait vingt-cinq ans ; un mystère profond enveloppait son origine ; une secrète protection l'avait fait entrer dans le monde par une porte dorée et conduisait ses pas sur un chemin semé de fleurs. Il n'avait pas de fortune considérable ; il ne possédait ni terres ni maisons, ni contrats de rente, ni actions industrielles, et cependant l'argent abondait toujours dans sa bourse, qu'une invisible main remplissait.

Toutes ses entreprises, toutes ses imprudences, tournaient favorablement. Quand il jouait, le hasard lui donnait les meilleures cartes. S'il prêtait de l'argent à ses amis, ils le lui rendaient. Les plus violents excès n'avaient jamais altéré sa santé. Il avait eu deux duels avec des spadassins, qu'il avait mis hors de combat, quoi que l'art de manier l'épée et de tirer le pistolet lui fût absolument inconnu. Cet invariable bonheur se révélait à chaque instant dans les plus petites et les plus futiles choses, dans ces mille aventures, insignifiantes en apparence, que chaque jour fait éclore et qui composent l'histoire de la vie humaine.

Nous rencontrerons pour la première fois notre héros dans un café du Palais-Royal, en compagnie de son ami Jules Rambert, lieutenant aux chasseurs d'Afrique. Rambert était venu passer à Paris trois mois de congé qui touchaient à leur terme, et le soir même il devait prendre la route d'Alger.

Pauvre Jules ! disait Anatole, ces trois mois ont été bien rapidement emportés par les plaisirs, et tu les regretteras quelquefois. Heureusement les Arabes ne te laisseront pas manquer de distractions ; tu te battras, tu te distingueras et tu auras de l'avancement.

Ce n'est pas si facile, reprit le lieutenant. Oh ! si c'était toi, je ne serais pas inquiet ; tu aurais bien vite le ruban rouge et la double épauvette, avec une de ces bonnes blessures qui font beaucoup d'honneur et peu de dommage.

Où, je crois que si j'avais embrassé l'état militaire, j'aurais fait mon chemin dans cette carrière.

N'es-tu pas le bonheur incarné ! Anatole sourit à ce compliment qu'on lui répétait sans cesse. La table était couverte de journaux ; il en prit un au hasard, c'étaient les Petites-Affiches, qu'il feuilleta négligemment, promenant un regard indifférent sur les pages chargées d'annonces et d'avis divers. Tout à coup, son attention désœuvrée et endormie se heurta contre un paragraphe qui soudain l'éveilla ; il lut le passage avec une avidité curieuse, jetant à chaque ligne une exclamation de surprise.

Qu'as-tu donc ? lui demanda le lieutenant ; tu trouves de l'intérêt dans les Petites-Affiches ? voilà de ces choses qui ne sont faites que pour toi !

Ah ! mon ami, quelle nouvelle ! Une nouvelle de l'Afrique ? Eh ! non ; cela me concerne. Une aventure assez singulière, et dont je me suis pas mal tiré, à ce que je vois maintenant.

Raconte-moi donc cela. Volontiers. Il y a environ un an, c'était précisément comme aujourd'hui, le 31 du mois et un dimanche, j'avais fait beaucoup de dépenses dans la journée, et à six heures, au moment où, me sentant de l'appétit, je me disposais à entrer chez un restaurateur, je mis machinalement mes doigts dans mon gousset, et je m'aperçus qu'il était vide. Je fouillai dans toutes mes poches ; plus d'argent. Comment faire ? Le banquier qui me payait et qui me paie encore mille francs le 1er de chaque mois, était à la campagne et ne devait revenir que le lendemain. Je ne m'étais jamais trouvé dans un pareil embarras, et, pour comble de malheur, ma flânerie, m'avait égaré dans les hautes régions du boulevard du Temple. Pourtant il fallait dîner ; la difficulté avait irrité mon estomac, habitué à de prompts satisfactions. Je cher-

chais un moyen et je n'en trouvais pas de bon. Diner à crédit, courir à la recherche d'un ami et lui emprunter dix francs, me défaisait d'un de mes bijoux, étaient trois partis qui répugnaient également à mon amour-propre. Ces petites misères que surmonteraient aisément la plupart des hommes éprouvent cruellement celui qui les subit pour la première fois ; toute situation nouvelle nous trouve interdits et maladroits. En proie à une vive perplexité, je me promenais dans l'espace qui s'étend devant le jardin. Turc ; au bout d'une demi-heure ma philosophie commençait à triompher de la mauvaise fortune, c'est-à-dire que je m'étais presque résigné à me coucher à jeun, lorsqu'un monsieur, un vieillard d'une mine respectable, modestement vêtu et tenant son chapeau, à la main, s'approcha de moi et me dit après un instant d'hésitation :

—Peut-être me demandez-vous pourquoi-elle indiscret monsieur, mais je me trouve dans une position difficile, dans un embarras qui me fait passer par-dessus les convenances. Oseriez-vous me demander, monsieur si vous, avez diné ?

A cette question, que la circonstance rendait si étrange, je reculai de trois pas et j'examinai mon homme ; il n'avait pas l'air d'un mystificateur, et je jugeai que ce devait être plutôt quelque pauvre diable qui prenait ce détour pour solliciter une invitation ou quelques pièces de monnaie, et je me dis tout bas : — Voilà un infortuné qui s'adresse bien mal !

—Eh bien ! monsieur, reprit le vieillard, sereux-vous assez bon pour me répondre ? Je souris malgré moi de cette opiniâtreté avec laquelle l'inconnu m'interrogeait, et je lui répondis tout simplement :

—Non, monsieur, je n'ai pas diné. —Tant mieux ! car peut-être alors consentirez-vous à me rendre un grand service. Je vais droit au fait.

—C'est la meilleure façon de s'expliquer. —Je me nomme Renaudier, je suis négociant et père de famille. Nous célébrons aujourd'hui avec quelques amis la fête de ma femme. Le rendez-vous est au Cadran-Bleu, où l'on devait se mettre à table à cinq heures précises. Il est six heures et demie et nous n'avons pas commencé. Pourquoi ? Parce que M. Doucet, mon ancien associé, n'arrivait pas, et qu'il vient de nous faire dire, il y a dix minutes seulement, qu'il ne pouvait pas être des nôtres, étant retenu chez lui par un accès de goutte. Jugez de notre consternation ! il fallait absolument remplacer Doucet. Je vous ai aperçu de la fenêtre vous promenant sur le boulevard, vous avez l'air d'un jeune homme comme il faut, et je me suis dit que peut-être vous voudriez bien consentir à venir à notre secours dans la position critique où nous nous trouvons. Vous serez en bonne compagnie, on vous accueillera avec reconnaissance et le repas dont je fais les frais sera digne de l'amateur le plus distingué.

J'avais écouté M. Renaudier avec beaucoup de complaisance et d'attention ; je lui répondis :

—Vous avez oublié une chose essentielle, c'est de me dire pourquoi il est indispensable de remplacer M. Doucet. —Quoi ! je ne vous l'ai pas dit ? Où ai-je la tête ! Sachez donc, monsieur, que nous étions quatorze convives, et que l'absence de M. Doucet nous réduit à treize. Nombre fatal ! Non pas pour moi, car je vous prie de croire que je ne suis pas superstitieux, mais il se trouve dans notre société quelques personnes qui attachent à ce nombre treize un sinistre présage. Venez donc au secours de ces esprits faibles, rendez-leur le repos, la sécurité, l'appétit, et ramenez à notre banquet la joie qui voulait fuir.

Les sollicitations de M. Renaudier étaient si naïves et si pressantes, il semblait attacher tant de prix à ma conquête, que j'acceptai. Je le suivis au Cadran-Bleu en reconnaissant dans cette aventure le doigt de l'heureux hasard qui ne m'abandonne jamais, et qui avait envoyé un attaqué de goutte à cet excellent M. Doucet, tout exprès pour me faire digérer. M. Renaudier, à qui j'avais dit mon nom, me présenta à sa famille et à ses amis ; on me fit un accueil plein de grâce et de cordialité, et la meilleure place me fut donnée à table, entre Mlle Aurélie Renaudier et un grand monsieur très attentif, qui remplissait toujours mon verre et ne m'adressait jamais la parole. Je m'étais senti tout d'abord à l'aise dans cette société composée de bonnes gens ; je me livrai à ma gaieté naturelle, je parlai beaucoup, je fus aimable, j'eus de l'esprit, on me trouva charmant j'enlevai tous les suffrages et j'eus particulièrement le bonheur de plaire à Mlle Aurélie. Que te dirai-je ! les Renaudiers s'emparèrent de moi et je me laissai faire ; je trouvais que Mlle Aurélie avait de fort beaux yeux noirs et qu'elle touchait parfaitement bien du piano, deux avantages qui, réunis à une belle dot, peuvent suffire au bonheur d'un mari. La question du mariage fut bientôt nettement posée ; mon futur beau-père me montra ses livres ; il possédait une fortune de cinq cent mille francs, et il donnait à Aurélie sa fille unique, cinquante mille écus de dot qui devaient rester dans la maison de commerce et me rapporter, outre l'intérêt à cinq pour cent, une part dans les bénéfices. C'était là de bonnes conditions dont je m'accordai. Tout était convenu, et j'allais dire au célibat un éternel adieu, lorsqu'un matin la porte de ma chambre s'ouvrit avec fracas, une femme parut, le front pâle et les cheveux épars ; j'entendis éclater une longue imprécation, et puis je vis briller la lame d'un poignard.

—Songez à vos serments, me dit-on, ou craignez les effets de mon désespoir ! Tu comprends ? Une femme, une veuve, Mme B... , que j'avais promis d'épouser et dont j'avais oublié les titres. Elle fit tant de bruit, elle me persuada tellement qu'elle voulait immoler sa rivale et se tuer ensuite, que pour éviter un double malheur, j'eus la faiblesse de rompre mon mariage.

Deux mois après, Mme B... mourut, mais il n'y avait plus moyen de renouer un hymen scandaleusement rompu, car Aurélie était mariée. Plusieurs fois, depuis cette époque, j'ai maudit la mémoire de la terrible veuve, mais aujourd'hui je vois clairement que mon bon génie m'a encore protégé dans cette circonstance. Lis cet article des Petites-Affiches : DÉCLARATIONS DE FAILLITES, M. Renaudier... Eh bien ! si j'avais épousé la femme, me resterait, mais la dot, où serait-elle ? Engoutie dans le gouffre des mauvaises spéculations, perdue pour toujours ! Merci, veuve jalouse et passionnée ! Merci, ma bonne étoile ! Ce récit achevé, Anatole accompagna son ami Jules Rambert au bureau des diligences de Marseille ; il embrassa le lieutenant en lui souhaitant une portion de son bonheur ; puis légèrement ému d'une séparation que les hasards de la guerre pouvaient rendre éternelle, il se promena mélancoliquement dans le jardin du Palais-Royal, sous les arbres qui commençaient à se couvrir de feuilles. Son âme était ouverte à l'attendrissement ; la tristesse des adieux, l'isolement, les premières ombres du soir et la tiède haleine du printemps jetaient son esprit dans une langueur sentimentale. L'image de Jules s'élevait à son esprit, et il se voyait assis à sa place venant poser deux légers fantômes, deux figures sveltes et aériennes, la veuve et Aurélie. — Non pensait-il, ce n'était ni l'une ni l'autre de ces femmes qui m'aurait rendu heureux ! Puis, remontant aux premières années de sa jeunesse, il éveillait tous les hôtes charmants qui peuplaient sa mémoire ; le gracieux cortège passait en souriant dans l'azur de ses souvenirs, mais toutes ces têtes blondes et brunes, tous ces visages doux et frais, ne lui rappelaient que de passagères fantaisies, des liens de fleurs, tressés le matin, flétris le soir, et il disait : « Mon cœur est vierge, et j'attends encore celle que je dois aimer d'un amour véritable ! »

Ce fut sous l'influence de ces paroles qu'Anatole entra au Théâtre-Français pour passer la fin de sa soirée. Se souciant peu du spectacle, il n'avait pas même regardé l'affiche en prenant son billet ; mais son bonheur habituel voulut que Mlle Mars jouât dans deux pièces. Il était tard, la salle était pleine, et Anatole, après avoir longtemps cherché, fut heureux de trouver une place dans une loge déjà occupée par trois personnes. On venait de lever le rideau pour le troisième acte de la première pièce ; dès les premiers mots, Anatole reconnut les Fausses Confidences, qu'il savait par cœur ; il jeta un coup d'œil sur la salle, puis il examina ses voisins.

Sur le devant de la loge, une dame d'environ quarante-cinq ans et une jeune personne ; sur le second rang un monsieur d'un certain âge ; évidemment le père, la mère et la fille. Le père avait une de ces figures expressives qui révèlent toute une position sociale ; dans la paisible sérénité de son visage largement épanoui et richement vermillonné, dans le perpétuel sourire de ses lèvres, dans le miroir de ses yeux bleu-clair, dans l'arc orgueilleux de ses sourcils, on devinait l'homme qui a fait fortune et qui jouit paisiblement et fièrement d'une opulence fruit de ses œuvres. Le luxe de sa toilette confirmait cette opinion : deux boutons de diamans attachaient son jabot, une large chaîne d'or ruisselait sur son gilet de velours, et plusieurs bagues de prix étincelaient aux doigts de ses deux mains. — La dame de quarante-cinq ans paraissait n'avoir d'autres prétentions que de montrer deux rangées de fort belles dents, et pour se donner ce plaisir, elle riait à chaque mot de la pièce. — La jeune personne, attentive au spectacle, regardait et écoutait dans une immobilité parfaite, de sorte qu'Anatole ne pouvait voir son visage, tourné vers la scène ; mais il admirait tout à son aise de beaux cheveux blonds, un cou gracieux, une taille élégante, et sur le velours qui bordait la loge une main d'une forme admirable, d'une finesse exquise et d'une éblouissante blancheur.

Il n'en fallait pas tant pour éveiller la curiosité d'Anatole et donner carrière à son imagination. Impatient de voir un visage qui devait être charmant, il fit d'ingénieux efforts pour amener la jeune personne à retourner la tête, mais l'intérêt de la comédie était plus puissant que ses ruses.

Caroline, sais-tu le nom de l'acteur qui vient d'entrer en scène ? demanda la mère à sa fille. Caroline fit un petit signe négatif, et Anatole s'empressa de présenter le programme du spectacle qu'il avait acheté en entrant ; c'était là une politesse qui pouvait avoir sa récompense et un moyen tout simple d'entrer en conversation avec ses voisins. La plupart des femmes de quarante-cinq ans causent volontiers. Anatole, qui connaissait toutes les faiblesses du beau sexe, hasarda avec adresse et avec bonheur quelques paroles qui provoquèrent d'abondantes réponses.

Rien ne me sera plus facile que de captiver les bonnes grâces de cette dame, pensait-il ; je n'aurai qu'à l'écouter, et elle me trouvera charmant.

Le rideau tomba ; la pièce venait de finir. — Bravo ! bravo ! dit Anatole en applaudissant doucement. En vérité Mlle Mars ne vieillit pas ; c'est la Ninon du théâtre ; elle n'a... Il resta court au milieu de sa phrase ; Caroline s'était retournée. Jamais plus gracieux visage ne s'offrit aux regards d'Anatole, qui demeurait interdit et muet dans sa contemplation. Caroline adressa la parole à son père, et le doux accent de sa voix pénétra jusqu'au cœur du jeune homme qui l'écoutait ; elle parla de la pièce qu'elle venait de voir, et elle dit les choses les plus spirituelles, les plus délicates et les plus justes. Après avoir quelque temps admiré en silence la beauté, l'esprit et la grâce qui se déployaient devant lui avec un abandon et une charme inexprimables, Anatole reprit courage peu à peu, mais il ne put retrouver ni son assurance accoutumée ni cette confiance

que lui avait faite l'habitude du succès. Pour la première fois de sa vie il se sentit timide, embarrassé, et il duta de lui. Il parla, mais d'une voix tremblante ; il s'efforça de plaire et il ne fut que maladroit ; il voulut dire des choses aimables, des mots spirituels, mais il chercha et il ne trouva pas ; l'Évangile n'a pas été écrit pour les amoureux.

Car il était déjà ; un instant, un regard avait suffi, l'amour a souvent ainsi de promptes et subites révélations. L'histoire du cœur humain est pleine de ces passions soudainement allumées, et qui ne sont ni moins profondes ni moins durables que si elles étaient venues lentement et peu à peu. Cette fois, Anatole éprouvait un trouble inconnu, et dans sa tête se passait ce qui se passait en lui, il comprenait vaguement que son âme entrait sous la domination d'un sentiment sérieux et puissant. Trois heures s'écoulèrent avec une étonnante rapidité ; le spectacle était fini, et quand il vit tous les assistants se lever pour sortir, Anatole sentit son cœur se serrer ; il lui sembla qu'on l'arrachait aux douceurs d'un rêve charmant.

—Déjà me séparer d'elle ! pensait-il tristement. Caroline prit le bras de son père, et en la suivant dans les corridors, dans l'escalier, sous le péristyle et jusque dans la rue, Anatole admirait l'élégance de sa tournure et le bon goût de sa toilette à la fois simple et distinguée. Quelques minutes après il s'élançait dans un cabriolet de place, et il ordonnait au cocher de suivre un fiacre jaune dans lequel il venait de voir monter Caroline.

Heureux hasard qui m'a conduit ce soir au Théâtre-Français ! se disait-il tout bas... que d'attraits ! que de perfections ! qui ne serait charmé, séduit, captivé en la voyant et en l'écoutant ! Avec quelle grâce et quelle naïveté son esprit si fin et son âme si belle se revêlaient dans toutes ses paroles ! Je l'ai vue attentive à mes discours, souriant à mes plaisanteries, un accord admirable régnait dans nos opinions ; je lui ai dit des choses qui l'ont intéressée, je crois. Si je pouvais parvenir à lui plaire !... Il le faudra bien, car, je le sens, je l'aime, et ce n'est plus là cet amour frivole qui s'est si souvent joué de mon cœur. Mais aussi, les femmes que j'avais rencontrées jusqu'ici ne lui ressemblaient guère. Voilà bien la femme que j'attendais pour aimer véritablement ! C'est ici que le bonheur, qui m'a toujours accompagné, me sera bien précieux.

Anatole faisait ces réflexions sentimentales tout en roulant derrière le fiacre jaune, qui semblait vouloir le mener loin. Après avoir traversé les plus mauvais quartiers de Paris, il était entré dans le faubourg du Temple et s'était engagé dans la rue Popincourt, lorsque Anatole laissa échapper une exclamation d'impatience.

—Oh ! je connais ces rubriques-là, lui dit le cocher ; on se méfie, et on veut nous promener.

—Quelle idée ! —Ne peut-on pas demeurer au faubourg Saint-Antoine ! —Peut-être même à Vincennes ! —N'importe, je ne me découragerai pas ; j'irai toujours, quand même on me mènerait au bout du monde.

—Au bout du monde ? En ce cas, c'est à l'heure que monsieur m'a pris ?

—Mais non ! nous n'irons pas si loin, dit Anatole, car nous voilà au bout de notre voyage.

—Elle est bonne, tout de même, la course ! Mais enfin, nous ne sommes pas allés jusqu'à la barrière, il ne fait pas se plaindre.

—Dites donc, cocher, quelle est cette grande maison devant laquelle le fiacre s'est arrêté ? —C'est la caserne. —Comment, la caserne ! —Oui, la caserne Popincourt.

—Et c'est là qu'elle demeure ! à la caserne ! Voilà qui est étrange ! —Dame ! monsieur, on a vu des choses plus extraordinaires. Le militaire est susceptible d'être marié.

Le fiacre s'ouvrit et il en sortit deux officiers en uniforme.

—Maudit cocher ! s'écria Anatole, vous vous êtes trompé ! —Moi, monsieur ? c'est plutôt vous.

—Je suis pourtant bien sûr des personnes qui sont montées dans le fiacre que je vous ai dit de suivre, et il me semble que je n'ai pas perdu ce fiacre de vue pendant tout le temps de la course.

—Voyons, soyons justes ! nous avons été trompés tous deux, et ce n'est pas étonnant ; nous avons eu tant d'embarras dans le chemin, ce damné fiacre a fait tant de détours, a double tant de coins de rue, et tout cela dans des quartiers si mal éclairés, que nous avons bien pu dans quelque carrefour nous mettre à la suite d'une autre voiture de même couleur. Aviez-vous pris le numéro du fiacre ?

—Non. —Tant pis ; c'était le meilleur moyen ; de main vous auriez retrouvé le cocher, et il vous aurait dit où il avait mené son monde.

—On ne pense pas à tout ! —Ou faut-il conduire monsieur, maintenant ? —Rue de Provence.

—A deux pas d'ici ! Mais cela m'arrange, c'est mon quartier.

Voilà un fâcheux contretemps, pensait Anatole en rentrant chez lui. C'est la première fois que pareille chose m'arrive. Serait-ce un mauvais présage ? Mon bonheur m'abandonnerait-il dans une entreprise qui doit décider du sort de ma vie entière ? Mais non ! j'en serais pour une course inutile et pour quelques heures d'impatience, voilà tout. Demain je saurai où demeure Caroline et j'aurai des renseignements sur elle et sur sa famille. N'ai-je pas vu M. Fugassin lui saluer à la sortie de spectacle. Il les connaît, cela me suffit. Demain matin j'irai chez M. Fugassin et je prendrai mes informations. Et puis, que mon bon génie me protégé-

Cette nuit-là, Anatole Brémont rêva long temps avant de s'endormir, doucement bercé par les riantes images et les suaves promesses de ce sentiment nouveau, de cet amour si promptement venu, qui devait, comme on le verra, le soumettre à de singulières épreuves et le faire passer par d'étranges événements.

EUGÈNE GUINOT. A continuer.

PARLEMENT IMPÉRIAL. Chambre des Communes.—Séance du 25 juillet.

ADMINISTRATION ET DEFENSES DES COLONIES. DISCOURS DE SIR W. MOLESWORTH.

(Suite.) Dans les Indes Occidentales, les forces militaires s'élevaient à 6000 hommes. En 1843 et 1844 les dépenses militaires ont été de £513,386 ; les dépenses civiles de £74,462. Le total des dépenses de la Grande-Bretagne pour ces colonies a été en 1843 et 1844 de £593,848 13 6. Il faut encore pour avoir une juste estimation des dépenses de la Grande-Bretagne pour ces colonies ajouter au montant ci-haut une partie des dépenses de la flotte dans la station de l'Amérique du Nord qui sont de £300,000 par an, une partie des dépenses de Packets entre l'Angleterre et les Indes Occidentales qui sont de £240,000 par an ; quelque chose encore pour les risques de n'être pas payé des argents que l'on prête à ces colonies par exemple £50,000 prêts cette année pour réparer les désastres d'un ouragan à Tobago ; £166,000 que le Bureau Colonial, en usurant un peu les fonctions ordinaires du Parlement a prêtées sans le consulter à la Guyane anglaise et à Trinidad en février dernier et les £500,000 avec lesquels le noble lord le membre pour la ville de Londres a espéré en vain apaiser les intérêts des Indes Occidentales. (écoutez) Combien retirerons-nous jamais de ces argents prêtés. Je crains bien qu'à l'avenir ces colonies nous coûtent plus de £700,000 par an, ce qui fait tout un quart de la valeur de nos exportations à ces colonies. (écoutez) Et ces exportations comme toutes les valeurs dans ces colonies ont diminué dans ces dernières années et diminuent encore. Quelques-uns des propriétaires des Indes Occidentales nous demandent instamment de faire revenir la valeur de leurs propriétés en protégeant le sucre ou bien ils vont se soustraire à notre domination. Maintenant si nous avons à choisir dans cette alternative, il n'y a pas de doute sur le choix à faire. En abandonnant ces colonies, nous épargnerions à l'état £700,000 par an. (écoutez) Il y a plus, si nous leurs faisons présent de dix millions sterling à la condition qu'ils formeraient des états indépendants nous gagnerions encore au moins £350,000 par an. (écoutez, écoutez.)

Quoique je ne croie pas que ces colonies puissent jamais nous être profitables, car leur climat ne convient pas à notre race et elles deviendront des îles de noirs comme Haïti, quoiqu'elles nous aient coûté beaucoup d'argent et qu'elles aient été bien mal administrées, je ne propose pas de les abandonner, mais je propose de réduire de moitié nos forces militaires et de sauver par là £300,000 par an.

Dans les colonies de l'Australie et inclus la Nouvelle-Zélande, nous avons à peu près 5000 hommes de troupes. Les dépenses doivent s'élever à près de £270,000 par an. Les dépenses civiles doivent s'élever à £30,000. Ce qui forme un total de dépenses que fait la Grande-Bretagne à cause de ces colonies de £300,000 par an ; sans compter quelques items d'extra comme les £15,402 pour l'abandon de la colonie de lord Stanley, £214,936 d'abord prêtés à l'Australie Septentrionale et ensuite données pour couvrir les extravagances du capitaine Gawler et je ne sais combien pour les folies des capitaines Hobson et Fitzroy dans la Nouvelle-Zélande qui nous ont amenés dans une guerre qui dure encore, avec les natifs. La carte à payer n'est pas encore connue. £500,000 suffiront-ils ? Il y a encore 3 à 4 vaisseaux de guerre dans ces parages portant près de 800 hommes, qui coûtent bien £80,000 par an. (écoutez.) C'est très satisfaisant cependant de voir que sous ces influences civilisatrices, les natifs deviennent tous les jours plus humains, car le gouverneur Grey a informé le bureau colonial que les natifs n'ont pas mangé les soldats qu'ils ont tués dans la dernière bataille, mais les ont enterrés décentement.

Nos exportations aux colonies de l'Australie pour la moyenne des cinq dernières années ne se sont élevées qu'au chiffre de £1,000,000 par an ; en mettant nos dépenses à seulement £300,000 par an, ça fait 30 pour cent sur nos exportations. Maintenant je prétends qu'il n'est pas nécessaire d'avoir un soldat dans la Nouvelle-Zélande. Il n'y a que la mal-administration de ces colonies par le bureau colonial qui les a mises en réquisition. En supposant qu'on eut besoin à Van Diemen de 2000 hommes pour les convicts et de 1000 hommes pour la Nouvelle-Zélande, on pourrait diminuer nos forces et les réduire à 3000 dans les colonies de l'Australie. Nos forces dans l'Amérique du Nord, les Indes Occidentales et l'Australie sont de 20,000 hommes qui nous coûtent £2,000,000 par an. Réduisons-les à 10,000 et nous épargnerons £1,000,000. Je propose donc en somme de réduire le total des dépenses annuelles de nos colonies qui est aujourd'hui de £4,000,000, à £2,000,000. Ce chiffre est encore énorme.

Mais on pourrait faire encore de grandes réductions pour les colonies commerciales. De fait elles ne nous coûteraient presque rien, si nous leurs donnions le contrôle de leurs propres affaires à la condition qu'elles paieraient leurs dépenses. (écoutez.)

J'ai ordonné maintenant cette partie de dépenses du système colonial actuel de l'empire Britannique, qui sont payées par les colonies elles-mêmes. Nous avons sous les yeux un rapport de ces dépenses fait pour l'année 1844. Par ce